30 DH
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION SOULEÏMAN BENCHEIKH
MARS 2016 N°4

DÎN WA DUNIA

دين و دنيا

LE MAGAZINE DES CULTURES ET DES RELIGIONS

La Mecque
DU SACRÉ AU CLINQUANT

ISLAM
Quatorze siècles de dissidences

Comment est-on passé de l'unité à la division ?
D'où vient le pouvoir des mollahs ?
Qui sont les chiites marocains ?

NABIL MOULINE

«Le califat, ce totalitarisme »

L'IBADISME, UN ISLAM DÉMOCRATIQUE ?

Pacifiés depuis des siècles, les ibadites récusent l'appellation de kharijites dont ils seraient issus. Leur école, née au début du 8e siècle, cultive une vision collégiale du pouvoir et prône des formes de conciliation. Explications.

CYRILLE AILLET

L'ibadisme est l'un des courants les plus anciens et les plus méconnus de l'islam. De nos jours, il ne regroupe sans doute pas plus de trois millions de fidèles, principalement établis à Oman, terre d'élection de cette minorité. D'autres bastions historiques subsistent, sur l'île de Zanzibar – autrefois la perle de l'empire omanais –, et dans des régions de culture berbère au Maghreb. En Libye, confrontés à la répression sous le colonel Kadhafi, les ibadites ont dû pour la plupart quitter les montagnes du Djebel Nafousa, au sud de Tripoli, où se dressent encore leurs villages et mosquées, parfois en ruines. Sur l'île tunisienne de Djerba, ils conservent en revanche, à l'abri des touristes, des bibliothèques familiales et des lieux de culte, dont certains remontent au 10e siècle. Cependant, le centre culturel et spirituel de l'ibadisme maghrébin actuel est la vallée du Mzab, au nord du Sahara algérien. L'architecture, l'urbanisme, les techniques d'irrigation et l'organisation sociale des cinq cités du Mzab témoignent des normes communautaires, dont près d'une cinquantaine de collections privées de manuscrits éclairent l'histoire. De Ghardaïa à Alger, Tunis, Paris ou Mascate, les ibadites entendent préserver leurs traditions, qu'ils présentent comme l'expression d'un islam « démocratique », digne d'être reconnu comme la cinquième école du sunnisme.

UN HÉRITAGE CONTROVERSÉ : LE KHARIJISME

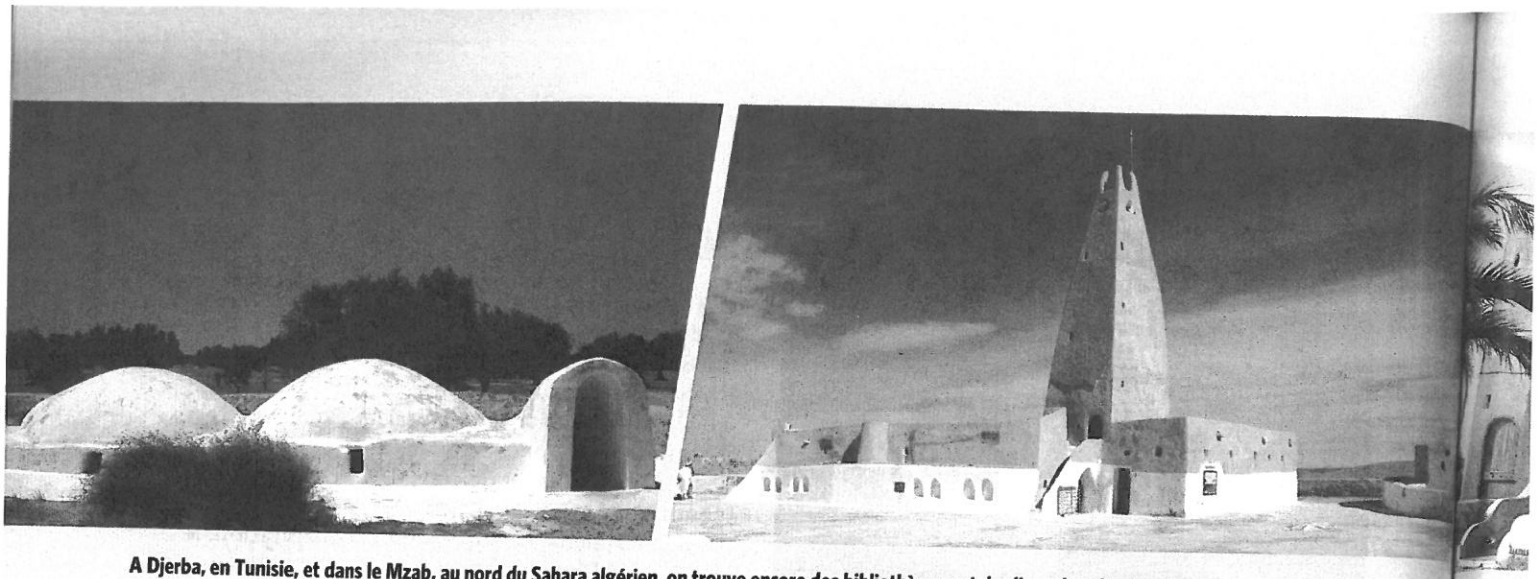
La Toile ne manque pourtant pas de discours enflammés contre les ibadites, que l'on poursuit toujours du nom de « kharijites », en se référant aux partisans d'Ali qui refusèrent l'arbitrage proposé par Mu'âwiya lors de la bataille de Siffîn (657) en s'écriant : *« Le jugement n'appartient qu'à Dieu seul »* (*lâ hukm illa li-llâh*). Ce mythe explicatif isole au sein de l'islam le courant des kharijites dont seraient issus les ibadites, courant réfractaire à toute forme de personnalisation et de monopolisation du pouvoir, que ce soit par un monarque (les Omeyyades) ou par un lignage sacré (les chiites). Des « dissidents », en somme, que la tradition impériale omeyyade et abbasside s'empressa de

Son idéologie anti-impériale valut à l'ibadisme de jouer un rôle majeur dans la diffusion de l'islam en milieu tribal, jusqu'au nord du Sahara.

stigmatiser comme « déviants », en mettant en avant les agissements des plus extrémistes d'entre-eux. En effet, dans cette nébuleuse de groupes farouchement opposés à la « tyrannie » califale, se détachaient des mouvements radicaux, comme les azraqites, qui tenaient la révolte pour un devoir et prônaient une « dissociation » absolue à l'égard des autres musulmans, considérés comme des « polythéistes » ou des « infidèles » dont le meurtre était licite. L'épouvantail politique des azraqites allait devenir le symbole même du kharijisme, famille de pensée présentée par ses adversaires comme une dangereuse survivance de l'individualisme anarchique de la *Jâhiliyya*, dont seule l'éradication pouvait permettre à l'État de se construire. L'étiquette du « kharijisme » allait d'ailleurs rassembler des phénomènes aussi divers que le banditisme, les révoltes sociales ou politiques, ou les dissidences religieuses. Cette légende noire imprègne encore la culture islamique, à tel point que les islamistes radicaux sont aujourd'hui qualifiés de « kharijites » par les autorités religieuses hostiles au terrorisme. On comprend donc pourquoi les ibadites, pacifiés depuis des siècles, récusent cette appellation. Leur école, née à Basra à l'aube du 8e siècle, s'est distinguée des courants les plus violents en prônant au contraire des formes de conciliation. Dénonçant la pratique du meurtre politique et de l'exclusion des autres musulmans, les ibadites refusent de considérer ces derniers comme des païens dont il serait licite de prendre les vies et les biens. Ils autorisent la cohabitation, le mariage et les transactions avec les musulmans qui n'appartiennent pas à leur mouvance. À leurs yeux, la révolte contre le pouvoir adverse ne constitue pas une nécessité, et la possibilité d'une coexistence pacifique reste ouverte.

UNE VISION COLLÉGIALE DU POUVOIR

L'ibadisme ne répond donc pas à l'image du « kharijisme » forgée par le discours impérial, appelé à devenir sunnite. Néanmoins, il serait tout aussi vain de nier ses liens avec une nébuleuse de mouvements qui se montraient hostiles à l'évolution autocratique du califat, et se référait comme à des modèles de tempérance aux deux premiers successeurs du Prophète. Cette école de pensée cultivait une vision collégiale du pouvoir, dans laquelle l'imam était avant tout le représentant de la communauté souveraine, choisi pour son savoir religieux et sa vertu, et destituable en cas de dérive. L'ibadisme est par ailleurs resté fidèle à une pratique rigoriste de « dissociation » à l'égard des auteurs de péchés graves, condamnés à l'exclusion à moins de faire acte de repentance. Bien que composé de courants pacifistes, l'ibadisme n'en fut pas moins actif dans les révoltes qui secouèrent l'empire omeyyade en Arabie et au Maghreb dans les années 740. Dans l'Occident musulman, l'ibadisme allait s'implanter très largement chez les Berbères, séduits par son hostilité à l'hégémonie des Quraych. Des hadiths apocryphes accusaient même les « Arabes » d'être à l'origine de la *fitna* et présentaient les Berbères comme un nouveau peuple élu, destiné à régénérer l'islam. Cette idéologie anti-



A Djerba, en Tunisie, et dans le Mzab, au nord du Sahara algérien, on trouve encore des bibliothèques et des lieux de cultes ibadites.

impériale valut d'ailleurs à l'ibadisme de jouer un rôle majeur dans la diffusion de l'islam en milieu tribal, jusqu'au nord du Sahara. Ce fut à Tahert, au pied de l'Ouarsenis (massif montagneux au Nord-Ouest de l'Algérie), que le premier État ibadite durable s'installa vers 761. Son premier imam, Abd Al-Rahmân Ibn Rustam, un oriental de culture persane, résume l'idéal politique ibadite : élu par la collectivité, qu'il consulte pour toute décision importante, il se contente d'un train de vie modeste et rejette le luxe. La transformation de l'imamat fondé par Ibn Rustam en dynastie soucieuse de ses prérogatives ne fut d'ailleurs pas sans susciter des tensions parmi les tribus affiliées. Cependant, la pratique de la négociation et de la consultation, par le biais d'assemblées de notables, assurait l'équilibre de cet État, formé d'une mosaïque de communautés locales largement autonomes.

UN ARCHIPEL DE COMMUNAUTÉS AUTONOMES

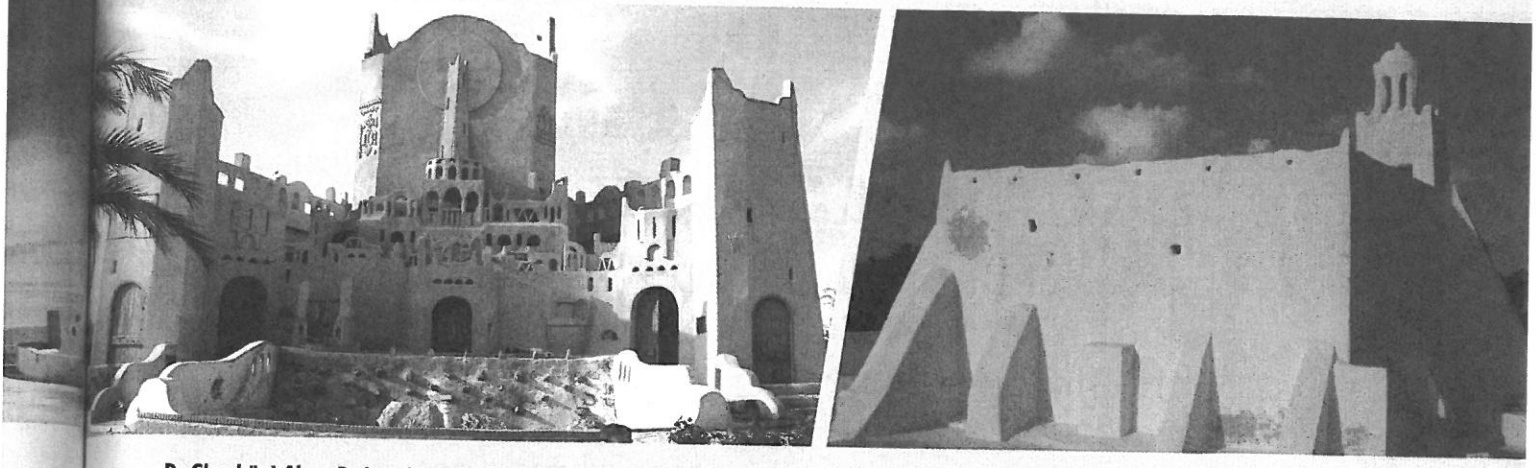
Autorité charismatique plutôt que régalienne, l'imamat cultivait l'image d'un pouvoir ascétique, dévot et savant, dont les détenteurs faisaient autorité en matière de droit et de théologie. L'un d'eux rédigea même un traité sur la création du Coran, dans la lignée du mu'tazilisme. Les Rustamides proposaient donc un modèle alternatif face au califat, et la légende ne tarda d'ailleurs pas à les présenter comme les descendants du grand souverain perse Chosroès. Tahert devint alors un carrefour du Maghreb, relié au Sahel et à la Méditerranée.

La conquête de la ville par le tout jeune État fatimide d'obédience chiite en 909 eut raison des ambitions étatiques de l'ibadisme. Réfugiés dans le bassin de Ouargla (Nord du Sahara algérien), les survivants du lignage rustamide renoncèrent d'ailleurs à restaurer l'imamat. Les ibadites optèrent donc pour la coexistence avec le pouvoir adverse. L'âge « manifeste » de la doctrine prenait fin, l'ère du « silence » commençait. L'histoire des ibadites

Que disent les textes ?

« Dès qu'un imâm gouverne avec justice et n'opprime pas ses sujets, la communauté protégée par Dieu et Son messager doit se dissocier de toute personne qui se révolte contre lui. En revanche, dès qu'un imâm ne gouverne pas avec justice et équité, la communauté protégée par Dieu et Son messager doit se dissocier de lui comme de ses sujets. Nous avons appris, grâce à Dieu, que tous ceux qui laissent la tyrannie (al-jawr) s'emparer de leurs jugements, prennent de la nourriture interdite et illicite, se réfèrent à leur avis personnel (al-ra'y), à leur ignorance et à leur désir dans le domaine de la religion, ou bien sont corrompus sur terre : tous ces gens, disons-nous, ne font pas partie de l'islam, car ils ne respectent pas la religion de la communauté qu'ils prétendent suivre ».

D'après le *Livre sur les débuts de l'Islam (Kitâb fîhi bad' al-islâm)*, un bréviaire de la doctrine ibadite rassemblé par Abû Ubayd Al-Qâsim Ibn Sallâm à la fin du 9e siècle.



De Ghardaïa à Alger, Paris ou Mascate, les ibadites entendent préserver leurs traditions, qu'ils présentent comme l'expression d'un islam ouvert.

L'ibadisme s'est implanté très largement chez les Berbères, séduits par son hostilité à l'hégémonie des Quraych devient dès lors celle d'un archipel de communautés autonomes sans État, qui s'étendent en direction du Sahara. À la place de l'imamat, un système d'assemblées de notables et d'hommes de religion administre les populations. Pour articuler ces territoires dispersés, assurer leur cohésion religieuse et lutter contre la progression des autres courants de l'islam – en particulier le malikisme à partir du 12e siècle –, les structures religieuses de la communauté ibadite évoluent. Les oulémas, appelés *Azzâba*, reçoivent une formation particulièrement stricte et ascétique, fixée dans une véritable règle. Avec leurs « cercles » de disciples, ils sillonnent l'archipel ibadite pour y prêcher la doctrine. Le développement du commerce transsaharien assure par ailleurs la prospérité de ces communautés, qui répondent parfaitement à l'image donnée par le sociologue Max Weber de « l'ascétisme intramondain » : une théologie des actes, conciliant la dévotion et l'efficacité sociale, la sobriété et l'activité économique, la responsabilité individuelle et le dévouement à la collectivité. Le site archéologique de Sedrata, près de Ouargla, témoigne ainsi, avec ses décors foisonnants de stucs, de la vitalité d'un grand centre du commerce médiéval, qui échangeait les produits méditerranéens contre l'or et surtout les esclaves fournis par les cités du Sahel, entre Mauritanie et Tchad actuels.

À partir du 13e siècle, la progression du sunnisme dans les zones rurales et les oasis, va cependant faire de l'ibadisme une minorité résiduelle, repliée sur les trois pôles qui constituent encore ses bastions historiques. Ses savants rassemblent alors, sous la forme de compilations systématiques, la mémoire et les principes juridico-religieux du groupe, qui connaîtra une nouvelle renaissance culturelle au 19e siècle, avec le souffle réformateur de l'*islâh*.

Démocratique, l'ibadisme ? Certainement pas dans le sens que les démocraties occidentales donnent à cette notion. L'ibadisme subordonne le sujet à une morale religieuse sévère qui cimente et nivelle la collectivité. Il offre toutefois l'image d'une tradition de gestion collégiale et de rejet de l'autocratie qui a été plus répandue en terre d'islam qu'on ne le dit souvent.

C. Aillet (dir.), *L'ibadisme, une minorité au cœur de l'Islam*, numéro spécial de la *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, 132, novembre 2012.

V. Hoffman, *The Essentials of Ibadi Islam*, Syracuse University Press, 2012.

V. Prevost, *Les Ibadites. De Djerba à Oman, la troisième voie de l'islam*, Turnhout, Brepols, « Fils d'Abraham », 2010.